

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
REDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon. — UN AN FR. 10
Paris et Départements. — 12

On reçoit les abonnements de TROIS, SIX, NEUF et SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste.

Redaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
François RABELAIS

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
Lyon. — UN AN FR. 10
Paris et Départements. — 12

On reçoit les abonnements de TROIS, SIX, NEUF et SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste.

Les Annonces et Réclames sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LA RECHERCHE DE LA PATERNITÉ

LETTRES D'UNE COCOTTE. — ANNA D'ARC.

La Recherche de la Paternité

Le 8 mars, le tribunal acquittait le jeune Camille de la Bretesche accusé d'avoir mis le feu chez le prince de Polignac.

La loi est dure pour les incendiaires : c'est justice. Le meurtrier armé d'une torche ne peut jamais limiter l'étendue de son crime. La flamme peut dépasser même le but que poursuivait sa vengeance ou sa cupidité. Il n'est pas d'exemple qu'un incendiaire ait déjà été acquitté en France.

Le foyer allumé par le jeune Camille, n'était rien. Les rideaux flamboyants, le tapis brûlé, c'était chose insignifiante. Mais à la lueur de cet incendie imbécile on fut fouiller dans la nuit de cette famille noble et l'on vit s'élever en cour d'assises, le roman brutal, dont la résolution suprême du principal héros n'était que le pâle épilogue.

Ce gamia a mis le feu chez son père.

On connaît l'histoire, on sait les relations qui eurent lieu entre M^e de Vranad, alors de la Bretesche et le prince de Polignac. Deux enfants naquirent de cette union, un seul survit : Camille.

Cette union illégitime eut pourtant une sanction : Un prêtre de Valenciennes se crut autorisé à le bénir. Le mariage religieux a été célébré dans une chapelle par cet ecclésiastique complaisant. Dieu fut chargé de légitimer ce collage. L'épouse eut la candeur de croire sérieusement à la parole du prêtre.

Elle se fit appeler princesse tant que durèrent ses amours. Puis encore après, si bien qu'un jour le prince la fit condamner à cent francs d'amende pour porter un nom qui n'était pas le sien.

Cet épisode a sa valeur ; l'aristocratie tient en souverain mépris les institutions civiles. Elle subit la loi mais elle s'en moque. M. Victorien-Sardou s'est permis, pour lui complaire, de tourner absolument en ridicule la cérémonie du mariage civil : « Je ne me croirais pas mariée, disent les demoiselles de la haute vie, si je n'étais pas mariée par un prêtre ! » La chapelle n'est pas le complément de la mairie ; c'est tout l'hymen, le reste n'est que formules. Une de la Bretesche épouse devant Dieu un de Polignac. Il plaît au Polignac de lâcher la Bretesche et le faubourg trouve la chose parfaitement naturelle.

Dans le peuple on fait autrement, on se rencontre, on se plaint, on se dit, on vit côte à côte, librement unis, on ne se moque pas de l'écharpe du maire : on s'en passe ; voilà tout, on ne va pas s'agenouiller hypocritement au pied d'un autel, pour demander à Dieu la permission de s'embrancher le soir, on ne fourre pas jésuitiquement l'église dans son alcôve. Et ça n'empêche pas aux gars de l'usine ainsi unis à des filles de l'atelier de reconnaître les enfants qu'ils font.

Le prêtre qui a joué dans cette affaire un rôle louche, aurait dû être appelé sur les bancs de la police correctionnelle. Il est de complicité dans l'acte commis par le prince, et par contre dans celui commis par son fils. Son union bâclée devant un rétable, à la lueur douteuse des torches de l'église, portait en germes le crime et le scandale d'aujourd'hui.

Tout le crime est résumé dans cette lettre. Le style étrange peint bien ce cerveau malade. Il a troublé les juges. Ce fils est un justicier d'en haut — mais sans noblesse et sans élévation.

Au prince Camille de Polignac

44, rue Miramont.
Encore, mon père, il faut en finir. Voilà vingt ans que je vis une existence de coupable. Il faut que cela cesse.
Autrefois, j'avais quelque pudeur à dévoiler de quelles mains je suis sorti. Aujourd'hui, non. Je ne m'embarrassais pas. De fait, je ne vous connais pas, moi ! Ce n'est pas moi qui vous ai fait ce mariage, cherché, voulu le célébrer. Pourquoi par conséquent la honte de votre culpabilité ! Et puis... l'on ne peut pourtant pas être solidaire de ce dont on est victime ! Ce serait absurde. D'ailleurs, je place ma dignité dans la conscience de mon droit et de mon irréprochabilité.

Aussi, maintenant, je suis résolu — et voilà à quoi je suis nettement déterminé à me faire au rétro-chez vous, dussé-je pour cela y tout casser, dussé-je y mettre le feu — je suis muni pour ce cas. Et vous ne me faites pas appréhender, je mettrai le feu dans les escaliers afin que le propriétaire agisse. Il faut que justice se fasse. Et ma volonté sur ce point est tellement formelle, que j'irai jusqu'à me jeter par la fenêtre s'il le faut pour que l'acte s'accomplisse. Pour m'imaginer le rôle que j'en fais ce que je veux. Tout ceci n'est pas si fou, qu'il vous semble peut-être : la suite de cette lettre vous fera voir si je suis calme.

Je vous ai invoqué, mon père, je vous ai crié

cent fois au secours ; vous avez détourné la tête. Cent fois j'ai frappé à votre porte, guidé par une pensée naïve qui me donnait un espoir suprême — et cela en des heures cruelles, je vous l'écrivais, où il ne me restait plus qu'à me tuer. — Je vous ai imploré avec un entêtement de candeur qui eût touché le dernier des gredins, je me suis fait tendre, calmé, tout petit dans un sentimentalisme désespéré, attendant moi-même et convaincu que je vous attendriez. — Combien de fois vous ai-je crié, dans ma naïveté douloureuse : « Mon père ! » Que vous ai-je fait et sans me répondre, sans me regarder, toujours vous m'avez repoussé.

De fait, je manquais de protection — la vôtre m'eût sauvé, mon père. Quant au journalisme, je n'y entends rien ; l'appartenance aux lettres plutôt qu'à la presse, j'ai même été jusqu'à donner une conférence, brûlant mes dernières cartouches, résumant toutes mes possibilités dans un immense et suprême effort. — Rien là encore ! Aussi, ce que je dis et ce que j'agis en ce moment, je le fais conscience nette ! J'ai lutté tant que j'ai pu et jusqu'à la mort.

Aujourd'hui je ne suis pas épuisé, mais accablé ; je ne suis rien, mais je me ferai entendre. Et si je meurs, ce sera volontairement, avec éclat, dans votre maison, debout, exaspéré le doit vers vous tendu, vous dénonçant implacablement de tous mes désespoirs et de toutes mes colères accumulées.

Cette lettre est votre procès, mon père. Ce que je vais faire chez vous le rendra public. Je l'ai dans ce dessin, copié et adressé aux journaux.

Une partie est sur moi ; l'autre dans des mains sûres.

Ce que je fais en ce moment, je l'ai réfléchi ; je ne suis dissimulé ni l'audace, ni les périls — et je suis prêt.

Maintenant, mon père, dites, dites que je ne suis pas votre fils ! Répétez-la hautement cette parole qui a été la mélancolie de mon existence. Frappez ! humiliez ! vous en avez le droit : La loi est pour vous.

Mais il y a une ame dans la foule — et j'espère !

Et il continue sur ce ton pendant plusieurs pages.

... Votre fortune vous sauve, payez afin que l'on décline que je suis un imposteur, la foule ne s'y laissera pas prendre. Il suffit qu'on crie justice pour qu'elle soit debout et frémissante.

Suivent des déclamations sous la loi.

Je dénonce la loi, la loi qui vous a permis, mon père, de m'abandonner dès l'enfance, et, plus tard, au lieu de m'aider, comme cela était votre devoir le plus étroit, de me laisser seul, désespéré, sans vivres, sans appui : la loi qui vous a permis de détourner les yeux quand je vous appelais, de me repousser quand je venais à vous ; — la loi qui vous a permis d'agir en sorte en ce malheur où vous m'avez jeté, qu'il ne me restât d'autre issue que le vol, le crime ou le suicide.

Voilà, mon père, pourquoi je mets le feu chez vous.

Maintenant — qu'on me juge !

Votre fils qui a toujours été respectueux.

Jules-Camille de Polignac.

C'est opéra-comique, mais c'est crâne. Il aurait pu faire mieux cependant, ce jeune homme. Il supplie son père, il l'implore. Il répond à ses dédains par des prières. Il veut de l'argent : Paye crié—il, paye — il brûle tout.

Il revendique ses droits avec du pétrole. Il aurait pu remplir un rôle plus beau.

Il n'avait pas le courage de se jeter dans la mêlée, de lutter corps à corps avec la vie, de se faire, lui tout seul, le bâlard, une place au grand soleil. S'il eût eu dans les veines, un autre sang que celui des Polignac et des Bretesche, il serait descendu dans l'usine ; il aurait manié le marteau ou la lime ; il se serait collé avec des pièces de bois et il eût été noir de rouille, couvert de saie, ruisselant de sueur, qu'il aurait conquis un blason autrement noble que celui des Polignac.

Ouvrier, intelligent comme il l'était, il aurait raisonné les copins de l'établi ; il aurait dit les vérités fondamentales qui sont des assises des fondements libres, et fils de noble, il aurait de ses mains — de ses mains calleuses—détruit cette aristocratie qui n'a pas même la pudeur de jeter un voile sur les saletés qu'elle commet.

Mais non, il voulait vivre de la vie des siens, de ceux dont il était l'égal de par la nature. Il enviait les coupés et les chevaux, les maîtresses et les princesses. Il voulait son salon ; il voulait jeter de l'or dans les boudoirs. Il s'était affublé de sa couronne de prince ; elle l'écrasait. Les couronnes d'or sont lourdes et la sienne n'était qu'une couronne de plomb.

Ah ! stupéfaitement, il a allumé cet incendie. Il n'a pas voulu accepter sa place dans le peuple ; il a préféré forcer la porte de la noblesse ; il a préféré être appréhendé au collet par la valetaille de son père. Pauvre diable étouffant dans sa tunique princière, que la déche a transformée en haillons de cour d'assises.

On a été éloquent, on n'a pas voulu mettre sur le corps de ce gemeux en colère, qui avait dédaigné la blouse de l'ouvrier, la camisole de forçat.

Il avait dit :

« Je dénonce la loi, la loi qui vous a permis, mon père, de m'abandonner dès

l'enfance, et, plus tard, au lieu de m'aider comme cela était votre devoir le plus étroit, de me laisser seul, désespéré sans vivres, sans appui : — la loi ! qui vous a permis de détourner les yeux quand je vous appelais, de me repousser quand je venais à vous ! — la loi ! qui vous a permis d'agir en sorte, en ce malheur où vous m'avez jeté, qu'il ne me restât d'autre issue que le vol, le crime ou le suicide.

Camille de la Bretesche a dénoncé la loi aux juges ! les juges en l'acquittant ont condamné la loi.

Et ce révolté me fait songer à tous les révoltés, à ceux qui ont eu aussi à se plaindre de la loi, qui ont souffert des inégalités de leur condition ; qui ont trouvé au banquet de la vie, leurs places toujours occupées par d'autres.

Je tiens la Commune pour une halte dans le sang et dans la boue : mais j'en appelle à l'histoire !

Les nobles, qu'ils soient des Bretesche ou des Polignac, ont raillé les pétroleurs d'il y a onze ans. Ils avaient fait, ces bâtards de la société, ce qu'a fait ce bâlard de prince ? Ils ont dénoncé, la torche à la main, la loi, mais ils ont rencontré, ces révoltés là, des juges pour les condamner, des généraux pour les fusiller et des nobles pour leur cracher à la face, quand enchaînés, enfants et vieillards, ils traaversaient les rues aristocratiques, où l'on barbouillait de pétrole les blasons dont on a besoin.

E. DESCLAUZAS.

PROVOCATION

Deconcertant le reportage, Elle est Jeanne ici ; là, Manon. On connaît, certes, d'avantage, La demoiselle que le nom.

Au concert qui met en déshonneur un certain public nonchalant, Elle est actrice ; je veux dire Qu'elle met un maillot collant.

Un très vieux duc est son Mécène, — A présent — Et, c'est lui le soir, Qui vient la chercher sur la scène, Scène est mis, ici, pour trottoir.

Assez mal faite, pas très drôle, Ennuyeuse comme un procès, Elle n'est jamais aucun rôle Mais elle eut toujours du succès.

Impudique, elle a la coutume — Et ça flatte les directeurs — De demander à son costume Ce que l'on demande aux auteurs.

Elle ne veut que des gupières : La chair procède le bravo, L'habilleuse fait les coupures, Et plus on coupe mieux ça vaut.

Il faut, surtout, que l'on dégage La manche dans le haut du bras, Pour que tout regard là s'engage Soulagé d'un rire très gras.

Quand, bras levés, pose spéciale, Elle montre aux gens payant cher Son intimité bestiale Tachant le rose de sa chair.

Karl MUNTE.

LETTRES D'UNE COCOTTE

Vous y tenez ? je veux bien. Toutes les semaines, vous aurez une lettre, une petite lettre de rien du tout, bâclée à la diable, au réveil, entre ma tasse de chocolat et le dernier don de mon dernier dindon.

Je suis un peu mauvaise langue, ça ne peut pas nuire. Je vous dirai les aventures de mes grandes amies, des espèces de princesses dont les origines se perdent dans la nuit des loges. Je les connais toutes celles qui ôtent leurs chemises pour avoir des robes. Le monde, vu à travers le lavabo, est très drôle. Si vous me trouviez trop risquée, il ne faudrait point vous gêner pour me le dire. Vous pourrez à l'occasion remplacer les mots par des points — comme moi, je remplace les soupirs discrets et lascifs, des virgules qui se pâment par les halètements voutés et comptés de la courtisane qui se vend.

Il y en a qui s'arrêteront surpris : Lettres d'une cocotte ? Ils trouveront la chose audacieuse. Un chat est un chat. Dans les feuilles du boulevard, ou pour mieux dire, dans les feuilles du trottoir des boulevards, on publie des lettres de la marquise, des lettres d'arlequine, on s'appelle Flammeche ou Chut ou Zut. Des masques ? Pourquoi faire ? Est-ce que l'on ne sait pas ce qu'il y a dessous.

La Comtesse de Bassanville est tout bourgeoisement M^e Camille Guyot. Cette jolie comtesse qui signe Pierre Cœur, c'est Mme Voisins, Chut et Zut

sont les surnoms de la comtesse de Mirabeau. Jusqu'à cette Carmen Sylvia qui cache le blason de la reine Elisabeth de Roumanie, née princesse Wied-Neuwied.

C'est encore une princesse cette Dora d'Istria, la princesse Kolotzoff Massalsky, née Hélène Ghilka. Et Mme Gustave Haller, qui est Mme Gustave Fould et Henri Gréville, qui se nomme au féminin : Mme Durand. Philippe Gerfaut c'est Mme Dardenne de la Grangerie ; Genevray, Mme Janvier de la Motte, un des plus jolis noms de France. Jacques Rozier c'est Mme Jules Platon, née Emélie-Euphémie-Thérèse Pacini. Pierre Ninous, qui dit si agréablement, se nomme Mme la Peyrière. Olivier Lavoisy n'est autre que Mme Juliette Cuvillier-Fleury. La comtesse d'Arc est une Saint-Mars ; René de Camors, Clémence Altermer. Mme Camille Henry est une Della-Rocca. L'écrivain délicat qui signe Daniel Darc couvre Mme Régnier. Wando de Dunajow est la romancière Sacher-Masoch, l'auteur de la *Maison vide*. Ange Bénigne c'est Mme de Moralès. Enfin Etincelle, l'Étincelle du *Figaro*, l'Étincelle du carnet d'un mondain, est la toute charmante Mme de Peyronni.

En voulez-vous encore ? ai-je assez soulevé leurs jolis masques de velours à ces comtesses mystérieuses ? que de précautions, grands Dieux, pour se cacher, quand, au fond, on a le désir d'être reconnu.

Puis on pourrait leur faire une petite guerre, sauf Mme la comtesse de Mirabeau, qui, faisant de sa couronne un porte-voix, dit carrément Zut ! à son lecteur, les autres transigent. Elles prennent presque toutes un nom d'homme. Elles ont honte de montrer leurs jolis bas bleus, ce qui est pourtant bien porté sous un jupon blanc. Georges Sand tomba dans ce travers et pilla deux hommes pour ne point montrer à la foule qui l'adorait ses deux jambes teintes dans l'indigo de son rêve. Voyez Mme de Montifaud ? Elle s'habille en homme. Elle va au théâtre, en redingote et en pantalon à pied d'éléphant. C'est insensé. Le beau sexe s'affublant des oripeaux du sexe laid ! moi je signe carrément une cocotte. Je mets des bas bleus — devant tout le monde. — Il est vrai qu'ils sont à jour et que les transparences de ma chair rose leur donnent un reflet gorge de pigeon.

Mais tout ça ne vous regarde pas : c'est de la vie privée. Quand je dis : privée, je n'emploie pas le mot propre. Mais le mot vrai est si sale !

Vous voyez combien je babille, sans dire une seule chose qui soit raisonnable. Je ne sais que cancaner, potiner et déshabiller les amies, tressasses du bataillon de Cythère. En passant, je lorgne chez les grandes dames. Nos boudoirs, mon cher, sont les plus intéressantes parlottes du monde. Monsieur va au cercle et joue, aux courses et parie, au café et boit ; il vient chez nous et cause. Chez lui, il est guindé ; il est froid, il est poncif ; le seigneur. Mais dans la petite chambre, pleine de utilités, où il semble s'y avoir rien d'utile, dont les meubles sont si bizarres, qu'ils ne ressemblent pas à des meubles, où l'on s'assied sans savoir comment ni sur n'importe quoi. Où la vie est allongée dans la mollesse des coussins. Pose presque toujours horizontale ; rêve de Théophile Gautier, ce charmeur de la rime épris de la richesse orientale, poète pacha des Edens où tout était couleurs, soleil et chairs de femme. Oui, c'est à nos pieds que l'on raconte, ce qu'on a tu à la femme légitime, qui n'aurait pas compris, ni devant pas comprendre. Tous ces échos de la vie mondaine nous sont fidèlement rapportés. Ils sont le poivre de nos ragouts. Ils s'ajoutent aux étranges émanations qui s'exhalent du brûle-parfums posé à deux pas du guéridon, près du sofa.

C'est ainsi que j'ai appris cette histoire très vraie dont Paris s'amuse. Le marquis d'Al... devait épouser la fille de la comtesse de M.... A... noblesse étrangère. Cette jeune fille, qui a vingt ans, a été fort remarquable cet hiver. Sa mère a conservé le feu des premiers jours. Elle vient de filer avec son cocher, dont elle était devenue éperdue ment amoureux. Comme bien vous le pensez le mariage est rompu.

Vous pouvez tenir cette indiscrétion comme très exacte. La chose m'a été contée par un héros de cette comédie, qui n'a aucun intérêt à la cacher. Avouez que c'est raide. Jamais l'amour du larbin n'avait été poussé plus loin. Il finit par contrebalancer l'amour du bibelot japonais.

Les Châtelaines qui ont des filles à marier, ne craignent pas de descendre dans l'écurie. Il leur faut de ces passions qui sentent le crottin, à la vérité elles ont le cœur bien placé. Les témoins

et les cochers sont les deux professions que les époux doivent le plus redouter. Il est bon de dire que messieurs les époux ont des tendances qui ne valent guère mieux. J'ai rompu avec un baron de la haute finance qui se permettait de prendre à ma femme de chambre autre chose que le menton.

En vraie parisienne, j'ai été voir samedi à l'hôtel Drouot les objets composant la vente de cette pauvre Gabrielle Elluini, dont le malheur est plus complet que le mari. Il fallait avoir sa carte — une carte violette. J'ai rencontré tout le public des premières. On se pressait autour des diamants ; on admirait aussi une rivière, à côté du fameux collier. C'est à ce propos que Rodolphe Salis du *Chat noir*, qui était là, fit ce quatrain que vous pourrez reproduire :

Nini sortant de l'églout
Trouva Plon-Plon — un amant de haut goût
Qui lui donna ce daim, des parures princières.

MORALE
Les petits ruisseaux font les grandes rivières. On potinait ferme comme partout, du reste. La visite au bazar de Gabrielle était un prétexte. Ainsi, le petit chosé du *Beaumarchais* qui est d'une nullité à rendre des points à M. Abel, récitait avec emphase la dernière phrase du dernier discours de Victor Hugo...

« Mes chers confrères. Et dans le mot confrères ; il y a le mot frères !... »
Au moins ! lui jeta en riant la folle Francine Delarocque.

Si l'on plaisait le petit chose, je vous le laisse à penser.

A propos, mon cher, ne trouvez point que c'est assez causé pour aujourd'hui. D'autant mieux que j'ai une visite importante : un prince russe. Il a des mines de diamants et une mine d'imbécille. Je vais prendre un bain de lait : adieu.

Silhouette d'une demi-mondaine

ANNA LA PUCELLE
Un surnom, un mensonge.

Pucelle est un vieux mot ; il n'a plus de sens. Nos aïeux le disaient couramment ; nous ne le prononçons plus sans rougir. Vergie est chaste ; pucelle est libertin. Il évoque son dérivé. Anna n'a plus le dérivé de pucelle, Anna n'est pas de Belleville, le seul coin du globe où Paul de Kock, ce chercheur, put en découvrir une.

D'aucuns appellent cette brune : Anna d'Arc. C'est attique. — Anna d'Arc après Jeanne d'Arc. Pour être Jeanne d'Arc, il manque à Anna d'Arc quelque chose de plus que deux lettres. Le demi-monde est bizarre, il aime les appellations étranges, le surnom l'enchaîne. Anna la courtisane se nomme Anna la pucelle, comme Louis XV le Pourri s'appelait Louis XV le bien-aimé. L'histoire donne parfois des crocs en jambe à la raison.

Puis Annavient de Marseille, le pays du mirage. L'extraordinaire, le fantastique amuse les fils des Phocéens. La Gascogne est fertile en contes extraordinaires. Anna la pucelle est cousine de cette sardine qui bouchait l'entrée du port de Marseille.

Quand elle débuta, elle était Lucrèce. Ses yeux disaient : je veux ; sa bouche répondait : je ne veux pas. Une éponge, les gommeux perdirent leur peine à la déchiffrer. Au fond, la belle était froide. La vertu est une question de tempérament quand ce n'est pas une question d'intérêt. Joli prénom : Anna. Nana, disent les intimes. Nana la pucelle, devint un non sens, on ne s'imaginait pas Rigolboche la chaste.

Elle avait un physique étrange : grande et pâle, profil juif, des yeux noirs immenses, et autour de cette face clair de lune, les tresses sombres de cheveux luisants comme une aile de corbeau. Dents petites ; perles de chien, capables de mordre à bien des fruits. Elles s'égrenaient dans ses lèvres ouvertes, sanglantes, voluptueusement sculptées, faisant une admirable tache de pourpre dans la pâleur du visage. Quand elle baissa les yeux chastement, on jurerait quelque innocente jeune fille : Nana faisant songer à Suzanne.

Elle vient d'un pays ensoleillé. Pucelle d'Alger. Son berceau fut placé au fond de la boutique d'un liquoriste. Elle naquit en août ; mois d'Auguste. Il faisait chaud. Elle a gardé dans son corps de la chaleur de ce jour-là.

Sa naissance fut une joie. Dix-neuf ans elle resta la jeune fille pure. Les officiers lui adressèrent des madrigaux sans espoir. Sa main défendait son cœur. Elle avait de la vertu, capital encombrant pour une maison de comte. Elle servait fréquemment par des soldats. Elle servait les lions de la garnison, hautain et dédaigneuse. Impeccable, elle voulait se garder vierge. Un amoureux

fut éconduit. La serveuse était une vestale. On ne touchait pas à la reine. La nature humaine est incompréhensible. La chape aime rencontrer dans un toast joyeux, la coupe, Soudard, j'étais fou des cabarets pleins de bruit, où l'on pouvait lever, à la fois, et le verre et la jupe. Vive Dieu ! c'est une permission divine, que baiser à belle lèvre une ribaude, qui laisse mordre, en riant, ses seins durs, fruits précoces d'un été luxuriant. Casser les pots et tutoyer les belles, c'est la vie, quand on le porte au côté, sabre de combat, froide comme Joyeuse et terrible comme elle. Il aurait fallu beau ne voir que ces prudes, rouges comme des cerises, guindées comme des madones, se fâchant d'un baiser volé et refusant de donner la monnaie d'une caresse violemment reçue.

La guerre permet des privautés à ses gens et c'était un nigaud, ce brave homme de père, croyant garder, dans sa chasse, la vertu immaculée de sa fille, qui n'envoyait-il dans un couvent de nonne cette oiselle farouche, pour la remplacer par une Joyeuse et franche comère, vivandière du pays d'amour, ayant toujours — comme fille d'auberge — quelque chose de chaud au service de messieurs les militaires, prenant les tailles à défaut de bastilles ?

Notre héroïne était sage. Une vierge grandissait dans ce camp des soldats du maréchal Bugeaud, les chacals respectaient cette gazelle. On en ferait un conte de fées, Dieu me damne ! jamais Perrault n'aurait plus invraisemblable histoire.

Les légendes veulent qu'un bon ange veille au-dessus du berceau. Un jour que le bon ange était absent — les bons anges comme les députés prennent souvent des vacances — le père et la mère eurent la fantaisie de fonder à Marseille un autre café. Le diable se lardait de rire. La mère partit, emmenant sa fille : le lys dont la blancheur virgine tranchait avec le rouge des pantalons.

La maison fut fondée. Anna trôna au comptoir, autel de Vierges, avec des carafons pour flambeaux et des théières pour encensoirs. Un tronc comte à l'église, mais à défaut de pourboires du bon Dieu, on y mettait les pourboires du garçon.

Anna resta chaste. Elle avait une vertu solide. En vain, comme au comptoir de Mimi-Pienson, les élégants usèrent leurs manches, matin et soir, elle resta chaste. De là le surnom de Pucelle. Un amant lui écrivit : « Mon amour naquit de vos couleurs » affreux calembour. Fidèle comme la Lorraine, à la bannière blanche, elle attendit celui qui la conduirait à Reims ou ailleurs, recevoir des prêtres l'anneau nuptial.

Le diable riait, le diable était heureux, il avait son plan.

Entre Marseille et Alger il y a place pour un malheur. Un jour, Anna se décida à aller voir son père en Afrique. Pendant la traversée elle rencontra un jeune comte. La mer était douce, sans lames, limpide comme un miroir. Le yack glissait ; elle fit comme le yack : elle glissa.

Toute la sévérité des premières années se fondit sous ce regard d'homme. Ce paladin triompha où l'armée avait été vaincue. Il mit sa couronne sur le front de l'infante. La fille du limonaire était devenue comtesse. Un blason vaut bien une virginité. Elle n'était vertueuse que pour enfler des perles — les perles de la couronne de M. le comte.

Lune de miel. Les amants visitèrent Paris. Ils couchèrent dans les hôtels où les garçons obséquieux n'entraient jamais dans les chambres sans frapper, même quand les clés sont sur les portes. L'amour est si étourdi ! Puis, ils allèrent en Italie, à Turin, solennel et royal, à Milan dont la cathédrale est de marbre. Ils revinrent en Suisse, jeter des fleurs sur la tombe de Rousseau, au nom de la *nouvelle Héloïse*.

Mais madame la comtesse se lassa. Elles sont audacieuses ces pucelles émancipées. Puis, elle devait réparer l'outrage fait à l'armée. Elle vainquit le fils d'un général. Elle prit une indigestion de graines d'épinards. A ce-lui-là en succédèrent bien d'autres. La borne était franchie. Elle s'attacha un attaché d'ambassade. Elle le mangea.

Anna d'Arc, blessée, avait trouvé sa défaite. Le destin ne vous fait pas toujours la route. Lyon posséda cette pucelle dans la déche. L'armée n'a point de rancune. Une épaulette d'or ramassa les restes du comte, de l'ambassadeur et des autres. Restes exquis. Les amours vénales gagnent à être recommandées. Pour la courtisane, tout nouvel amour est un nou-

vel apprentissage. La passion préférée à l'ingénue qui hésite la savante qui enseigne.

Le repentir la prit. Elle voulut redevenir la chaste fille du limonadier, retrouver dans la maison paternelle sa place de Cendrillon princesse.

Mais le plaisir a sa nostalgie. Quand on a passé dans les boudoirs parfumés d'essences rares, enrichis de tentures...

Anna d'Arc est Hébé à la moderne. J'ai vu l'autre jour, chez un ami, un très curieux tableau de maître italien.

La pucelle Anna a hésité comme Eve, pudique elle a mis sa main devant ses yeux et caché longtemps aux regards profanes les mystères troublants de son corps...

PARIS ECHOS DES BRASSERIES

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie du Derby, faubourg Montmarie. — Frappé d'admiration en voyant ces admirables jockeys aux couleurs voyantes, vous revenez bientôt de votre surprise...

Brasserie des fleurs. Rue du Dragon. — Trop peu connu ce cabaret, où l'on est servi par de ravissantes Hébé, de vraies roses, la déssolante Isabelle et la suave Fifi...

Brasserie de la Marine, rue Saint-Honoré. — Antoinette vient d'acheter une conduite et ne prend plus que des orgeats ou des grenadines; cherchez la cause...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

le temps de lui donner un doux baiser sur la porte. Emélie lui parle de partir, la conversation est longue et sentimentale.

Brasserie du Tir-Cujas. — Julie la-Brunne amoureuse de Gambin a quitté le Hainaut pour s'enrôler dans le bataillon des belles hébés soumises à la toute digne Comtesse Potaches...

La blonde Jeanne s'adonne trop aux bocks et à la fine-champagne, aussi dans la nuit de la Mi-carême, s'est-elle trouvée prise d'un accès de goutte qui aurait pu lui être fort funeste.

Brasserie de l'Étoile, rue Poissonnière, 41. — Valentine est partie: nous lui souhaitons une prompte et douce libération et nous espérons qu'elle nous sera bientôt rendue plus gentille que jamais et mère heureuse.

Brasserie Bordelaise, rue de Lyon. — Marie la belle brune qui fuisait la gloire de la brasserie de Sully a quitté cet établissement. Elle est venue continuer à servir des bocks à la Bordelaise de la rue de Lyon.

Brasserie du Caprice, rue Saint-Denis, 131. — A la brasserie du Caprice, tout reste dans son calme habituel, trop habituel même.

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie des fleurs. Rue du Dragon. — Trop peu connu ce cabaret, où l'on est servi par de ravissantes Hébé, de vraies roses, la déssolante Isabelle et la suave Fifi...

Brasserie de la Marine, rue Saint-Honoré. — Antoinette vient d'acheter une conduite et ne prend plus que des orgeats ou des grenadines; cherchez la cause...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie des Trois Tonneaux. — La fleur d'orange est en honneur aux Trois Tonneaux; Alphonsine, Margot, Eugénie, en un mot presque toutes les dames de cet établissement l'étalent sans rougir sur leur voluptueux corsage.

Brasserie Alsacienne, 2, rue de la Nation. — Nous avons constaté avec un vif plaisir que l'indisposition de Charlotte n'a pas eu de suites graves; dimanche en effet, la charmante Hébé était revenue occuper à la brasserie sa place ordinaire.

Brasserie du Marché, 9, rue de Maubeuge. — Désirée. — Sportmann enragée, ne manquant jamais une course où la fatalité la poursuit.

Brasserie des Mandarines, 21, rue Tronchet. — Charmant oasis, où tous les soirs se réunissent de joyeux drilles qui s'échappent de nombreux bocks en devisant gaiement.

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie des fleurs. Rue du Dragon. — Trop peu connu ce cabaret, où l'on est servi par de ravissantes Hébé, de vraies roses, la déssolante Isabelle et la suave Fifi...

Brasserie de la Marine, rue Saint-Honoré. — Antoinette vient d'acheter une conduite et ne prend plus que des orgeats ou des grenadines; cherchez la cause...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

brune qui sans être belle était assez gentille sous son costume de travestie blanc au corsage bleu et sa garniture de fleurs placée sans prétention sur son corsage.

Alice. — Que nous avons connue à la brasserie des Camélias est toujours la même préteuse. Son costume satin violet ou lui seyait assez bien, mais nous lui donnons le conseil de s'abstenir d'apporter binocle, objet qui ne lui sert qu'à la déparer.

Brasserie de la Nation, boulevard Magenta. — Grand déploiement de superbes costumes de travestissement, nous y avons entre autres remarqué: Juliette. — Autrefois au Liou d'Or, toujours aussi gaie et aimable; adorée en son costume de Gillette de Narbonne...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie des fleurs. Rue du Dragon. — Trop peu connu ce cabaret, où l'on est servi par de ravissantes Hébé, de vraies roses, la déssolante Isabelle et la suave Fifi...

Brasserie de la Marine, rue Saint-Honoré. — Antoinette vient d'acheter une conduite et ne prend plus que des orgeats ou des grenadines; cherchez la cause...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

Brasserie des fleurs. Rue du Dragon. — Trop peu connu ce cabaret, où l'on est servi par de ravissantes Hébé, de vraies roses, la déssolante Isabelle et la suave Fifi...

Brasserie de la Marine, rue Saint-Honoré. — Antoinette vient d'acheter une conduite et ne prend plus que des orgeats ou des grenadines; cherchez la cause...

Brasserie de la Cigarette. — Emma est bien aimable, elle qu'elle peut pour attirer le client, et certes ce n'est pas elle qui en a le moins.

service ce soir là au Casino, l'agent Kelner. On mit de suite le Merlan salé en état d'arrestation, car ce maudit reporter ne put fuir qu'il n'était pas le Merlan, car nanti de plusieurs notes et documents qui avaient déjà paru dans la Bavarde.

Après la lecture de l'acte d'accusation et par les dépositions de témoins que nous passerons sous silence, la parole est au ministère public. Lagrosse Emma qui en remplit les fonctions se livre avec beaucoup de difficultés, à cause de son obésité, et d'une voix grave et cavernueuse commença ainsi:

Nous avons à juger un grand coupable, un grand criminel, l'accusé que vous avez devant vous n'est pas un accusé ordinaire. Il faut sévir d'une façon exemplaire. Qu'il est vil personnage, cet infâme diffamateur, cet infâme imposteur, qui depuis plus de six mois nous traque dans tous les lieux, et raconte tout ce qu'il peut contre nous au journal la Bavarde, ce misérable plumeux continuera ainsi de nous diffamer sans qu'il soit puni; non! non! mille fois, non! il faut lui appliquer une condamnation sévère. Il faut un exemple et pour que cet exemple fut efficace, il faut lui appliquer comme punition le maximum de la loi c'est qu'il ait la tête tranchée jusqu'à ce que mort s'en suive.

Après ce brillant et lugubre réquisitoire, la grosse Emma se rassied en s'aspergeant le visage d'eau froide. Karl Munte se lève et prononce un admirable plaidoyer.

La présidente, Alcha-beno-Mohamed. Quoique en ma double qualité de vadrouilleuse et de Maricaude, je serai aussi impartiale que possible, macaché bono! Il demanderait à Mahomet de vouloir bien m'éclairer de ses lumières pour nous faire juger le Merlan fricassé justement. Quoique du pays des Sauriens et des Quidiens, nous possédons une certaine dose de civilisation et rien ne me fera oublier mon titre de Présidente dont j'ai été honorée.

L'accusé Merlan Fricassé, a-t-il quelque chose à ajouter à sa défense? Le Merlan Fricassé: Je m'en rapporte à la plaidoirie de mon défenseur et à la sagesse du tribunal.

La foule se retire vivement émue au sujet de cette sentence. Post-Scriptum: Nous apprenons au dernier moment que le Merlan fricassé a réussi à s'évader du panier à salade, pendant le trajet du café Africain à la prison. Toute la gendarmerie est sur pied.

Avant-dernière heure: On croit que l'accusé a réussi à passer la frontière Suisse. Dernière heure: On affirme que le Merlan fricassé n'a pas bougé de Grenoble, où il se cache et où on ne le dénichera pas de sitôt.

Le grand Meeting de l'esplanade a causé tant de bruit et fait tant de fracas que pareil au bruit d'un canon dont les collines se renvoyaient les échos, la grande épouvanée des anarchistes a fait tressaillir d'épouvante les brasseries et les cabinets particuliers de St-Etienne ordinairement si tranquilles.

Ces dames se sont révoltées. La ville est en état de siège. Le clocher du place où deux fois par semaine se tenait jadis le marché aux mulets, de grandes ombres profilaient leurs silhouettes autour du jet d'eau qui semblait à un géant avoir seul l'air de rire dans un moment si tristique.

Zizou lui succéda: Citoyennes, la Bavarde m'oublie et je viens protester; je suis bonne au Helder et j'ai besoin qu'on parle de moi. Ce fut un grand gendarme de femme qui m'ajuda, et d'une voix épique comme elle, s'écria.

Mesdames, je me nomme Mathilde, ex-hébé aux Deux-Mondes, j'en ai disparu jeudi dernier pour que les vendeurs de la Bavarde n'y viennent pas à ma barbe vendre les insanités qu'on me jette à la face, je proteste, et quand vous voudrez me voir, venez pas le jeudi, je ne revoie aux Deux-Mondes que quatre jours après.

Le lendemain de parcourez l'assemblée, et louant de gauche à droite sa tournure de mastodonte, Maria Courtaux prit place à la tribune. C'est affreux, mes sœurs, c'est horrible, moi boire de la chartruse verte, ça ne s'est jamais vu, moi avec les étudiants, ça s'est encore moins vu, et je mets à prix cinquante centimes la tête du scapin qui écrit ces mensonges. La Bavarde est infâme et ses correspondants sont tous des maîtres.

Marie B. rentrée à Mulhouse depuis peu et prise d'un enrouement fit parler à sa place la charmante Fifi. Avouons en passant que cette dernière est bonne fille, et que son timbre de voix un peu taillé ne nous a permis de comprendre que ceci: savoir qu'elle était retournée aux Ursules depuis peu.

Je vous tiendrai au courant des événements qui pourront survenir. ISIDORE BENOIN.

— Joséphine, l'ancienne bonne de la brasserie des Deux Mondes, se fâche, elle nous écrit une petite missive sur le correspondant qui s'est occupé d'elle. Elle n'est pas mauvaise fille Joséphine, mais elle cascade trop.

— Angèle la petite coiffeuse a été vue à la gare samedi soir, partant pour Lyon. On suppose qu'elle a dû aller rendre visite à Rachel Mignon. C'est un pèlerinage de Stéphanois à la Brasserie des Jacobins.

— Mathilde la Bretonne est revenue aux Deux Mondes. Elle est toujours aussi hautaine, ses clients n'osent lui demander à les servir.

— Nous rencontrons souvent Florine la voyoux, depuis surtout qu'elle a perdu son nabab. Elle est actuellement dans une déche profonde. Voilà ce que c'est d'être infidèle.

— Après avoir quitté la grande brasserie, la sémillante Claudia est venue s'abriter à la Maison Dorée. Elle est toujours aussi bruyante.

— La vicomtesse de la Brasserie a abandonné St-Etienne. C'est un vide affreux pour nous. On disait qu'elle allait acheter un établissement. C'était un rêve.

CASTELLA.

concoure, on voyait que le bénéficiaire a beaucoup de sympathies. Signalons tout d'abord le succès de M^{lle} Valdor, qui, dans *Eh! Gugusse*, a été deux fois bissée. M. Chançareil est non seulement bon pianiste, mais il possède encore une voix d'un timbre doux et agréable; il nous a fort bien chanté *Page, écuyer, capitaine*. M^{lle} Blanche n'a, hélas! pas de voix; c'est à peine si on l'entendait. Aussi, l'a-t-on applaudie par convenance! M. Désiré, Vauthier, comiques; Raymond, athlète, ont eu leur large part d'applaudissements. Une tombola a terminé cette soirée qui, souhaitons-le, aura été profitable à M. Chançareil.

CLAIRVOYANT.

Le Havre. — Les correspondances de nos collaborateurs Clairvoyant, Macreux, et de M^{lle} Passe-Partout, ne nous étant pas parvenues au moment de mettre sous presse, nous les renvoyons au prochain numéro.

TOILETTES

De nos Belles-Petites

Cirque Raney. — En comparaison des soirées de gala précédentes, il y avait relativement peu d'épinglées à la représentation de samedi dernier. Il faut croire que nos biches ont eu peur du froid, elles n'ont pas eu le courage d'affronter la neige.

Malgré cela, il y en avait de charmantes, dans de très jolies toilettes. Dans une loge, Ma-Mère-M'attend, cette reine de la vieille garde, portant un coquet costume gris avec un chapeau assorti. Pauline Boffet qui était en sa compagnie, fort bien en noir.

Dans une seconde loge, Céline Montier, en toilette sombre avec Henriette Desaix, en costume bleu foncé de satin merveilleux, chapeau feutre avec oiseau vert. Elles avaient offert l'hospitalité à Adèle Desanges qui fait aujourd'hui partie du bataillon parisien, venue pour passer quelques jours à Lyon. La célèbre catapultuse était en costume de laine fort simple, et était coiffée d'un chapeau grenat.

Dans une troisième loge : Annette Bassin, cette reine de la distinction, toujours belle, et très coquettement vêtue d'un joli costume à fleurs, et coiffée d'une capote avec plumes roses. Avec elle, la noble étrangère que nous avons signalée samedi dernier, en toilette noire, avec capote noire agrémentée d'un oiseau blanc. Nous avons admiré nos précédentes observations, samedi elle était charmante.

Clémentine Sardine était aussi dans une loge, elle portait un costume gris, mais elle était coiffée d'un chapeau détestable, son amie Fanny Bombance portait une redingote de velours avec plastron de dentelles et chapeau de velours assorti. On a beaucoup remarqué que Fanny a jeté son manchon sur un des spectateurs des stalles. Autrefois ces dames jetaient le mouchoir. Fanny a trouvé mieux, c'est plus moderne. Fanny et Clémentine se sont d'ailleurs fort amusées, elles riaient aux éclats.

Josephine la plantureuse, modestement assise au stalles, est allée un instant leur rendre visite, ainsi qu'à Annette Bassin. Josephine était en taille de velours bleu frappé et portait un joli chapeau mousquetaire.

Jenny Merluçon, superbe dans un costume en satin noir, avec une très jolie capote loutre avec fleurs. C'est la plus charmante coiffure que nous lui ayons remarquée.

Marguerite Kaillou, en costume loutre portait une visite fort peu élégante, changez cela souriante. Son amie Marie Brut était en costume gris de fer bon gout.

Adèle Brun, la femme de feu, en noir, avec chapeau de velours noir surmonté d'un pigeon blanc. Kst-ce une enseignie?

Jenny Lavache en jupe grise et corsage de velours grenat, n'avait rien de remarquable.

Clémentine Grosjean, toujours mise avec beaucoup de gout, portait un costume grenat et chapeau de même couleur.

La vieille baronne horrible avec une ronde en fourrure et chapeau grenat. On la montrait avec un petit jeune homme.

Catherine de Plissard, ravissante en costume noir et fichu de dentelles blanches, elle était en compagnie de Caroline, également en noir. Maria Planché à Pain portait un costume bleu marine. Elisa Béliand était en noir. Maria l'auvergnate en tunique de velours et coiffée d'un chapeau rouge. Anna d'Arc portait une jolie toilette noire, avec chapeau mousquetaire.

Marcelle Abel était en jupe grise de satin et manteau de velours noir, en compagnie de son amie Antoinette, en jupe de satin violet et manteau noir.

Fonfon qu'on se décide d'abandonner était en noir. Il est étonnant que cette femme sans cœur, n'ait pas encore arboré des couleurs voyantes.

Marie François avait revêtu un costume de deuil. Tonine François et Maria la costumière, portaient des costumes fort simples.

Marie Chatelain, en costume, jupe marron, pélerine en fourrure noire, joli chapeau avec fleurs rouge.

C'est tout, il y en a quand même un lot fort convenable, n'est-ce pas?

M. Méphisto.

Au Skating. — Dimanche, au Skating, malgré le mauvais temps, il y avait beaucoup de nos tendresses, citons au hasard dans toute cette cohorte de folles cascadeuses, Catherine de Plissard, en costume broché noir, qui se faisait donner des leçons.

Maria l'auvergnate, en costume noir et chapeau rouge avec plumes blanches. Jenny Lavache et Clémentine Grosjean en coquets costumes gris avec cuirasses de velours rouge.

Jeanne Sevez, ravissante en noir, sans doute elle n'avait point oublié la chemise de même couleur. Caroline la grenobloise qui absorbait de nombreuses consommations, il est à remarquer qu'elle ne quitte jamais sa toilette.

Clémentine Decurtif en noir, se promenant avec une Hébée de la brasserie des Concerts.

Clémentine Sardine portait une toilette bleue avec parements en velours rouge. Antoinette avait aussi un joli costume bleu. Vers 10 heures, nous avons vu arriver un groupe de tendresses, parmi lesquelles, la grosse Léonine en noir, Marguerite Kaillou, en visite noire et formidable chapeau noir. Marie Brut en toilette grise. Marie Maeary en costume écossais.

Ce sont les principales épinglées que nous ayons remarquées.

DAUBRUCK.

Bal Lamotte. — Décidément la saison du carnaval n'est pas gaie cette année à Lyon, les bals ont en peu de succès malgré les efforts des directeurs des Folies-Bergère et de l'Alcazar. A une époque où les boutifées régnaient en maîtres, il ne faut plus compter avec ce vieil entrain gaulois qui animait les anciens bals de l'Alcazar. Il est vrai qu'à cette époque le *Lyon Républicain* n'existait pas, et que les Elodie Valois ou autres marchandes d'amour n'avaient aucune feuille pour les soutenir.

Le gommeux passait méprisé, on le montrait aux doigts. Aujourd'hui il est toujours aussi méprisé. Mais on lui a donné de l'impertinence, et il commande à la mode.

Le bal d'Antony Lamotte n'avait donc pas attiré beaucoup de cascadeuses samedi dernier, l'autocratie de notre bicherie n'était point représentée, on n'y rencontrait que quelques épinglées non encore cotées sur le tarif de la galanterie lyonnaise, qui sautaient assez gaiment aux accords de l'orchestre qui dirige toujours si bien le populaire et sympathique maître.

Anna d'Arc, l'Hébée de la Moderne, dont nous publions la silhouette, étoit en noir, ce qui est lugubre pour un bal. Adrienne Pénélope, une autre Hébée, qui vient de quitter la sacoche à la brasserie de la Grotte, a dansé jusqu'au matin.

On remarquait aussi Anna Scala avec un plumet phénoménal et Marie François en joyeuse compagnie. On nous dit que la belle est en villégiature à Monchat.

Citons encore Rosalie, en maillot gris d'une propreté douteuse, avec taille de velours noir et garniture de chenille grise. C'est aussi une ex-hébée qui a brisé à la Moderne. Francine, ex-servante de bocks au Rhin, en manteau de drap et toque de velours noir. C'était le bal des Hébés.

Une superbe couronne a été offerte à Antony Lamotte.

A. de LATOUR.

CANCANS ET POTINS

du Demi-Monde

LA VENTE D'ÉLODIE VALOIS. — Nous avons déjà dit qu'on avait saisi chez la descendante des rois de France (par les croisées), cette fois on a vendu par ministère d'huissier.

Il ne s'est trouvé personne dans les rédactions du *Progrès* et du *Lyon républicain*, qui avaient fait la campagne que l'on sait en faveur de cette grue, pour solder ses dettes et empêcher un pareil sacrilège.

Tout a été vendu. La rédaction de la *Bavarde* n'a pas manqué d'assister à ce curieux spectacle. Nous nous sommes partagés les dépouilles de l'héroïne du concours hippique. D'Asco a acheté un album enrichi des autographes des bouillants chevaliers qui conduisaient les émeutes de l'an dernier. M. Benoît Loup a payé fort cher les morceaux de l'éventail historique que l'on connaît. J. Vezon a mis jusqu'à cinq louis un corset en satin rose. Desclauzas s'est vu adjuger une jolie chiffonnière dans laquelle il a retrouvé quelques lettres de messieurs de la presse dite sérieuse.

A. de Latour a acheté le portrait-carte du général Mandchou, protecteur officiel de cette hétéra. Karl Munte, une vue de Montreuil (Ain), où il fit un voyage avec l'illustre dame de Valois. Lucciani, douze douzaines de bottines allant admirablement à son pied. J. Sabattier, un fût de clairette de Die offert par un ami dévoué. Duvergier, une psyché. Enfin Dorsay s'est rendu acquéreur des bijoux en... toc, dont la belle se parait. De Saint-Savin, un lot de parfumerie et Daubruck, une collection de chignons tous endommagés dans les nombreuses luttes qu'elle a soutenues. Nestor qui a poussé un lot de chemises jusqu'à vingt-cinq louis, les a vu adjuger à la société en commandite qui entretenait madame. Il était juste que cela retournât aux acheteurs.

Elodie a écrit cette semaine, elle est enfin arrivée au Congo. Elle est devenue propriétaire de trois négresses. Cette marchande d'amours, devenant marchande d'esclaves, cela n'a rien qui puisse étonner.

Puisse-t-elle rester au Congo, cela lui évitera de paraître devant le tribunal, où elle aura le mois prochain à répondre du délit de coups et blessures sur la personne d'un de ses anciens protecteurs.

Qu'elle est rageuse la petite Camille Flamande, pourtant elle n'est pas plus haute que les boîtes de notre collaborateur Vezon.

Elle a été joliment ennuyée que nous ayons fait remarquer qu'il était de mauvais goût d'assister à cinq bals dans le même costume. Elle en a pris une crise de nerfs. C'est qu'elle se prend réellement au sérieux, cette petite naine, qui cultive les petits colégiens de 15 à 16 ans, sans se douter qu'il existe une disposition pénale contre les détournements de mineurs.

Allons minuscule Hébée, calmez-vous, et ce n'est pas parce que vous servez des bocks dans l'ex-brasserie de M. Anglade, qu'il faut vous croire aussi une marquise.

Maria l'auvergnate est comme Victorine, elle ne craint ni froid, ni pluie, ni neige. Oyez plutôt.

Nous l'avons rencontrée au plus fort de la neige se promenant tranquillement, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Elle prenait la direction de la taverne de l'Est, où nous l'avons vue quelques instants plus tard absorber une charreuse réparatrice.

Maria l'auvergnate est comme Victorine, elle ne craint ni froid, ni pluie, ni neige. Oyez plutôt.

Nous l'avons rencontrée au plus fort de la neige se promenant tranquillement, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Elle prenait la direction de la taverne de l'Est, où nous l'avons vue quelques instants plus tard absorber une charreuse réparatrice.

La petite Camille Flamande se permet de faire des cancons sur les uns

et les autres. Nous la signalons à Marguerite Méphisto dont nous l'avons entendu médire dimanche dernier. On voit bien qu'elle ne connaît point Méphisto, cela va lui coûter cher.

Marguerite Brisse nous écrit, par lettre recommandée s. v. p., pour démentir les faits que nous avons rapportés dans notre dernier numéro.

Il n'y a qu'un malheur à cela, c'est que cette Hébée du Nouveau Monde les a racontés elle-même, devant de nombreux témoins, dans une brasserie de notre ville.

Trop parler cuit, mademoiselle. Cette biche nous prie de ne plus la désigner par son nom de famille, nous y obtempérons bien volontiers, pour faire plaisir à sa sœur Mariette qui est une bonne fille, nous ne la nommerons que Marguerite la grêlée.

A propos, au Nouveau Monde, il y a une personne qui a le monopole de recommander les lettres à la poste. Quel bon facteur, mais en vérité trop de zèle, messire.

Grand émoi vendredi au Casino. Marie Brut, voyant passer dans les couloirs Elisa Béliand en nombreuse compagnie, se mit à l'injurier et à lui débiter les noms les plus doux du vocabulaire poissard.

Elisa Béliand d'abord, prête à s'élançer sur son adversaire, se contenta, et conseillée par ses amis, elle continua sa promenade, et le nabab d'Elisa arrivant, l'affaire en resta là... pour cette fois, mais que Marie prenne garde, car il nous revient de bonne source qu'Elisa est décidée à se venger des insultes qui lui ont été prodiguées.

— Assez grand nombre de belles-petites à la Scala. Nous y avons remarqué aux fauteuils :

Marguerite Chaillou, en compagnie de Marie Gratton, qui paraissent attendre quelqu'un. Clémentine Grosjean, la sémillante Juliette, coiffée d'un grand mousquetaire gris, et vêtue d'un costume Pompadour. Jenny Lavache, en costume gris et carrosse de velours grenat. La petite Catherine Plissard, en noir. La minuscule Nini de la Perle, très « pschutt » en bleu, avec grand chapeau en peluche grise. Cette petite biche riait comme une folle et ne cessait de causer par signes avec ses amis!

Henriette Bérangère, fort triste, était seule.

Dans une loge, nous avons aperçu Marie l'Auvergnate, en rouge, avec chapeau rouge et blanc.

— Nous apercevons chaque matin Marie Bouvier allant faire son marché chez les fournisseurs voisins de sa demeure.

La belle serait-elle passée cuisinière. On serait tenté de croire qu'elle a abandonné le bataillon de Cythère pour entrer dans la congrégation des « Cordon-Bleu ».

— Peu de demi-mondaines lundi soir à la Scala. Citons cependant : Marcel Abel et Marie Matossi, dans une loge. Ces deux tendresses s'y sont fait remarquer par leur bruit.

Mathilde-Bellecour, en nombreuse compagnie, occupait une autre loge.

La petite Francine et Nelly, qui donnaient peu d'attention aux facéties des Carlistes, toute occupée qu'elle était avec un fils de Mars.

Pas de demi-mondaines à la première des *Deux Orphelines*. Ces dames n'aiment point le drame, il leur faut les joyeux flonflons de l'opérette.

Henriette Chaillou, Marguerite Méphisto, dans un très joli costume noir, Clémentine Grosjean, également en noir, avec joli chapeau relevé de côté, Jenny Merluçon en corsage de velours avec fleurs, représentaient seules la bicherie lyonnaise.

A la représentation du *Jour et la Nuit* aux Célestins, mardi nous avons vu : Ida-Ténor, qui n'a pas quitté son manteau de velours frappé de couleur sombre.

Elle était en compagnie de Marie Planché à Pain en bleu et de Jeanne Confort.

Elles ont été, contre leur habitude assez peu bruyantes.

Quel était donc le jeune fils de Bellone à qui la gente Alexandrine du Télégraphe a souri d'une manière si gracieuse, mardi soir, sur la place de la République. Le costume que portait ce guerrier nous était inconnu. La belle pourrait-elle nous renseigner?

Nous ignorions qu'elle est des connaissances dans les défenseurs de la patrie.

La belle Annette Grevinette qui était allée directement de Nice à Paris, vient de revenir de la capitale.

La charmante biche a fait mardi sa rentrée dans la bonne ville de Lyon, après une absence de plus de deux mois.

C'est Cloco qui va être heureuse de pouvoir exploiter cette bonne Grevinette, mais adieu le coupé dans lequel elle se promenait au matin au soir.

Sa légèreté Tonine François passe maintenant toutes ses soirées à la Taverne de l'Est.

On nous raconte qu'elle est d'une jalousie extraordinaire. Il n'est plus permis à aucune femme de jeter les yeux sur l'objet de ses rêves.

Les Hébés des Jacobins ont été tour à tour indisposées cette semaine. Rachel Mignon et Eugénie Sphinx ont successivement gardé la chambre, la plantureuse Charlotte a eu une migraine épouvantable.

Prière à maître Martineau de leur ordonner un régime fortifiant.

Mme la baronne de Saint-Quin, est actuellement dans sa ville natale, à Vienne, où elle fait ses vingt-huit jours.

Quel dévouement à la patrie.

La suave Juliette est allée samedi dernier à Mâcon, rendre une petite visite intéressée à son ancienne amie et locataire, Jeanne la Mâconnaise.

A quand le départ pour Marseille?

C'est bien de Marguerite la nantaise, notre ancienne connaissance, dont nos collaborateurs de Bordeaux, ont parlé dans notre dernier numéro.

Voici ce qu'ils nous écrivent sur cette alliée d'Elodie Vallois du *Progrès* et du *Lyon*. Lors des incidents de l'an dernier :

« Marguerite a pour protecteurs de nombreux jeunes gens, la plupart imbéciles, et ses affaires sont assez prospères, grâce au truc suivant :

Quand la belle se trouve avec quelque jeune ami de bonne composition, elle lui demande la monnaie de cinquante francs en ayant soin de tenir un billet de pareille somme à la main. L'ami sans défiance, heureux de montrer qu'il a toujours quelques louis sur lui, donne la monnaie que la brune nantaise prend en oubliant, bien entendu, de rendre le billet et... le tour est joué.

Les mauvaises langues prétendent que cet argent, si facilement amassé, ne sert absolument qu'à l'achat de médicaments spéciaux, dont l'intelligente pécheresse fait en ce moment un fort usage.

Elle habite rue Pavillon avec une amie connue dans le demi-monde bordelais, sous le nom de Jeanne Vadrouille.

Marie-Louise l'Hébée, était bien gaie mardi soir, rue de l'Hôtel-de-Ville. Il est à présumer que son dîner avait été convenablement arrosé de vins généreux.

Emilie l'Autrichienne qui était engagée dans le ballet de *Peau-d'Ane*, est en disponibilité d'emploi. Elle vient de faire sa rentrée dans la bicherie lyonnaise.

Blanche de Barcelone ferait bien d'abandonner son costume gris, et de moins licher en compagnie de Jeanne Méléçass.

La vicomtesse Claudia ne craint pas le froid. Du matin au soir, elle est installée à sa fenêtre.

Prenez garde aux refroidissements, madame.

Amélie l'Italienne a été vue cette semaine en compagnie de Marie Jacob. Les deux charmantes biches étaient en fort galante compagnie. Nos félicitations.

Que va donc faire tous les jours à la même heure, 5 heures à peu près au café Morel Maria l'Auvergnate.

Plusieurs clients assidus de cet établissement sont intrigués de ces visites régulières.

Serait-ce pour quelque Hébée en tablier de cet établissement que vous affrontez chaque jour la pluie ou la neige??

Renseignez-nous chère belle.

Décidément, Marie Gauthier à ses nerfs. Ces jours derniers, sous l'influence de spiritueux absorbés en quantité, elle s'est prise de querelle dans un établissement de notre ville avec un jeune paladin. Après échanges de grossièretés, le Monsieur, à bout d'arguments, lui appliqua sur la joue un vigoureux soufflet, la potinière a répondu en brisant un verre sur la tête de son adversaire.

Plainte a été déposée au commissariat du quartier et procès-verbal dressé.

Cela calmera-t-il la reine des cancons? Ce serait fort à désirer pour... elle.

Jedi dernier, véritable révolution féminine à la brasserie de la Grotte. Au moment de mettre la table pour les dîners, les deux célèbres tricoteuses Adrienne Pénélope et Catherine la Stéphanoise, ont déposé les insignes de leur profession : sacoche et tablier.

M^{lle} Bosredon a dû elle-même servir les clients. Quelle mouche a donc piqué ces deux Hébés?

Elles ont été remplacées par Antoinette l'artiste, qui était surnuméraire pendant la maladie de Margot et par Brigitte, une petite brune voluptueuse qui arrive en droite ligne de la brasserie Nely.

Marie Thélégraphie qui a donné sa démission à la Marseillaise, vient d'entrer à la brasserie de l'Époque.

Miss Mary, qui était également à la Marseillaise, vient aussi de démissionner. Il nous semble que depuis le jour où M. le Commissaire de police Morin a fait une descente dans cet établissement, c'était du temps de M. Anglade, il est passé pas mal de bonnes.

Encore Marie la Boulotte. Depuis jeudi dernier, elle a pris deux cuites phénoménales. Quelle ivrogne que cette fille et avec cela si elle n'était pas mauvaise langue! On nous raconte une assez drôle d'histoire qu'elle est allée débiter à la brasserie Marseillaise. Elle sait bien forger des romans. Quand elle en veut à quelqu'un, son imagination n'est jamais à court. Elle est surtout devenue de première force depuis qu'elle a fait un assez long séjour sur certaine colline, de notre ville. Si vous le voulez, mademoiselle, nous serons plus explicites.

Adèle Desange qui est maintenant installée à Paris, est venue passer quelques jours dans notre ville où l'appellent de graves intérêts.

Nous nous demandons que pouvait-elle faire la gracieuse Sarah double V. dimanche au soir à huit heures, dans la rue Neyret, en face de la porte du poste où se trouve caserné le 122^e. Serait-ce l'amour de la garance, délicieuse Hébée? Ou bien auriez-vous des futures prétentions à l'emploi de cantinière dans le susdit régiment? Nous sommes dans l'incertitude chère belle, veuillez nous renseigner le plus tôt possible.

O fatal destin, voilà bien de tes coups !... Les MM. de la *Houssarderie* qui croient presque tous, en général, avoir conquis le cœur de Jeanne France. Voilà que cette Hébée vient de prendre son vol dans la direction de Saint-Georges, en laissant une foule innombrable d'adorateurs dans la plus profonde désolation.

Qui donc de vous, MM. les cavaliers du 3^e et du 8^e *Houssards*, osera-t-il dire que Jeanne n'est pas une ingrâte.

Jeanne a abandonné pour toujours dit-on, la sacoche et le tablier pour contracter un engagement comme dame de comptoir à la brasserie de Suez.

Grande a été notre surprise en la voyant, à l'air distingué et fier, trônant actuellement dans son comptoir. On lui reproche trop de fierté vis à vis ses collègues, aujourd'hui ses subalternes. C'est un tort, belle enfant, soyez moins sévère à l'avenir, car vous ne savez ce qui vous est destiné.

L'engagement du moins est-il sérieux?

On signalait hier dans nos murs la présence d'une jeune stéphanoise répondant au doux nom d'Angèle. Cette bicheestallée, cela va sans dire, rendre visite à sa compatriote Rachel Mignon, aux Jacobins. Angèle compte revenir bientôt se fixer à Lyon.

Samedi, nous entendions la plantureuse Charlotte des Jacobins, annoncer à Juliette la suave, qu'elle irait passer la journée de dimanche à Marseille. Quel n'a pas été notre étonnement de voir le lendemain Charlotte servir des bocks à ses clients.

Il faut croire que la plantureuse Hébée a eu peur de la neige, mais qu'elle n'a pas renoncé à l'idée d'aller faire un tour sur la Canebière.

La petite Adeline est allée voir jouer Guignol jeudi dernier. Elle a beaucoup ridé le petit théâtrique du passage de l'Argue. Il est de fait que les *mousquetaires au combat*, cette charmante parodie est véritablement bouffonne.

Le scandale de dimanche ou l'enlèvement de Maria la Boulotte!

Dimanche soir, une scène scandaleuse a eu lieu à la Brasserie de la Grotte, du fait de Maria l'ivrogne actuellement Hébée à la brasserie du Siècle.

On sait que Maria a été mise à la porte de la Grotte, parce qu'elle se grisait continuellement et contrevenait à l'arrêté préfectoral qui interdit de s'asseoir à côté des clients. C'était un scandale permanent que madame Bosredon a dû faire cesser. Maria qui a pu se placer dans un autre établissement n'a pas encore digéré cet affront. Aussi tous ses jours de sortie va-t-elle à la Grotte en nombreuse compagnie et se permet-elle de tenir sur ses anciens patrons les propos les plus inconvenants.

Dimanche soir, vers 10 heures, dans un état d'ivresse complet, elle se présentait à la Grotte et ses amis voulaient la faire servir. M. Bosredon s'y refusa absolument. Maria se mit à gesticuler et à débiter force injures.

Le patron de la Grotte qui entend faire respecter son établissement, envoya de suite quérir les gardiens de la paix et cinq minutes après, la fille Maria était enlevée aux applaudissements de tous les spectateurs.

Maria, quelques minutes avant, était allée faire une scène dans un autre établissement.

Il nous semble qu'il existe dans les règlements de police, quelques prescriptions pour calmer les femmes de ce genre. Nous n'insistons pas davantage aujourd'hui.

A la représentation du *Jour et la nuit*, nous avons remarqué vendredi, la plantureuse Marie des Concerts, elle était bien sérieuse, nos félicitations.

La plantureuse Catherine la stéphanoise a profité de ses vacances pour aller faire samedi dernier une visite à St-Etienne.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle n'avait eu le plaisir de serrer les mains de ses amis les gagas.

Cloco continue ses visites à la brasserie du Nouveau-Monde. On l'y a vue venir dans le coupé de cette bonne Grévinette, et ce qu'il y a de plus fort vêtue d'un de ses costumes.

C'est ce qu'on peut dire « se parer des plumes du paon ».

La brasserie de la Jeune France a perdu cette semaine la charmante Jeanne.

Il paraît que c'est l'arrivée de son nabab qui est la cause de ce brusque départ.

Elle y a été remplacée par une piquante brune qui a nom Anna.

Un changement d'Hébés a été opéré ces derniers jours à la brasserie de la perle.

Josephine Nini a pris des vacances. Elle a été remplacée par Hortense, une ingénue nouvellement débarquée.

Nous ne sommes plus étonnés de l'absence de Léonie de St-Matrimon. Une dépêche de Milan (Italie), nous apprend que la belle assistait l'autre soir à une représentation du théâtre de la Scala.

Elle a suivi son nouveau nabab qui lui avait promis de la présenter à ses amis dans la capitale de la Lombardie.

Nous envoyons un de nos reporters pour suivre Léonie dans ses péripéties à travers l'Italie.

Qui se serait douté que la naine Camille Flamande est une femme mariée en rupture de contrat. C'est pourtant tout ce qu'il y a de plus exact.

Cette ingénuité ferait bien de quitter l'épouvantable chapeau qu'elle porte. Pensez donc, des plumes blanches avec des « suivez-moi, jeune homme ».

Nous en voyons tous les jours de pareils aux petites grues qui fréquentent les bals de semaine à l'Alcazar.

Qu'elle a peu de goût cette Camille. Voyons madame, il vaudrait mieux retrouver votre mari.

Enfin! Maria la Boulotte ou l'ivrogne, comme vous voudrez, dont nous racontons plus haut les scènes scandaleuses, a été mise à la porte de la brasserie où elle servait des bocks, et ce, à la suite d'une dispute avec une de ses collègues. Il est certain qu'elle ne sera admise dans aucune maison qui se respecte.

La suave Juliette va bientôt nous quitter pour se rendre à Marseille, où de nombreux amis l'attendent avec impatience.

Elle se retrouvera dans la cité phocéenne avec Laure la rentière et Amélie David.

Caro, qui avait été fortement indisposée, a été revue au parc, dans son coupé. La charmante princesse était en compagnie d'Henriette Desaix.

Elisa du Fer, l'aimable Hébée de la Taverne de l'Est, assure à tous ses clients qu'elle a maigri d'un millimètre la semaine dernière.

Nous publierons un bulletin hebdomadaire.

C'est Antoinette l'artiste, qui a fait l'interim à la Grotte pendant la maladie de Margot, souhaitons le prompt rétablissement de cette dernière.

Cette bonne Zozo nous a encore écrit cette semaine, elle nous annonce son arrivée ici pour les fêtes de Pâques, elle restera deux jours parmi nous.

Zozo nous dit : « Moi qui suis sérieuse ici à Clermont, et qui ne me grise plus, quelle nece je vais faire pendant ces deux jours je me réjouis en y pensant ».</

REDACTION

A MÈDAN

dans la soirée

LE ZOLA

JOURNAL HEBDOMADAIRE

« La République sera naturaliste ou ne sera pas »

ADMINISTRATION

A LA VILLETTE

tous les jours

PARIS

Sommaire

Le Jupon brodé, GUI DE MAUPASSANT. La Glu, JEAN RICHEPIN. Les Bohèmes, E. D'ORLLANGES. Lettre, VICTOR HUGO. Une liaison, E. et J. de GONCOURT. Charlot s'embête, EMILE ZOLA. Un nouveau roman, EDMOND DESCHAUMES. L'universaire de Zola, EDMOND DESCHAUMES. Théâtres, BUMACH.

LE JUPON BRODÉ

à m. o. d. n.

Le peintre Briseville avait épousé sotte ment Berthe, une parisienne de Montmartre, blonde, toute jeune, l'œil bleu, effronté et rêveur, une fille du faubourg dont le nez droit avait des ailes impatientes et mobiles.

Il en avait presque fait une grande dame. Les parisiennes sont instinctivement princesses. Elle recevait les jours où l'artiste invitait ses amis à boire une tasse de thé avec une grâce naturelle; elle ne semblait pas déplacée au milieu des gens graves et se trouvait dans son élément parmi les gens joyeux.

Avant de se laisser épouser par Briseville, qui lui apportait de l'argent dont elle se souciait peu et un nom considérable dont elle se moquait moins, elle avait été, dans bien des lits, son corset en peau de bête. Depuis le soir, où battue pour un rien, chez sa mère fleuriste en nouveautés, elle s'était sauvée dans l'escalier pour tomber dans les bras de Félix, un petit apprenti bijoutier très vicieux, elle en avait connu beaucoup mais elle avait le talent de se refaire une virginité en changeant de chemise, son réveil était charmant; elle savait ne pas laisser ses amants. Ils ne la quittaient pas par habitude, par dégoût; c'était elle qui les quittait.

Elle joua un vilain tour au peintre Briseville, elle ne se contenta point de ne point le quitter; elle s'arrangea de telle sorte qu'il la gardât éternellement rivée, scellée par un oui, comme une femme honnête ou comme une femme paresseuse qui n'a pas même la force de mal tourner.

Briseville était sorti, Berthe était seule. Elle s'ennuyait, on était à la fin d'octobre. Les arbres du boulevard qu'on apercevait à travers les hautes vitres, ressemblaient déjà à de grands squelettes menaçants. Puis il pleuvait, une pluie fine, cinglante, tombait à flots, noyant tout, éclaboussant les attardés, faisant un bruit métallique continu et monotone, varié seulement par les raffales trouant cette sorte de mur à raies obliques.

Elle regardait les rues désertes, les derniers passants qui fuyaient, le ruisseau gonflé qui débordait et elle tambourinait contre la vitre une valse de Chopin, quand un coup de sonnette la fit tressaillir, c'était un ami de son mari qui venait lui rendre visite.

Elle l'avait aperçu une fois, il lui avait semblé laid; son impression changea, elle le trouva beau. Georges était grand, large d'épaules, orné d'une longue barbe à la Christ, rasant son faux-col, d'un regard bleu, d'une chevelure courte et irréprochablement peignée. C'était un gentilhomme lithuanien, ayant cédé son nom, qu'on les hommes familiarisés avec la langue smoude.

Berthe le fit asseoir; elle la pria d'attendre son mari qui ne pouvait tarder à rentrer. Le visiteur, posé sur le rebord de la chaise, avait gardé son chapeau sur ses genoux. Après ce court silence entre deux étrangers qui s'observent, on causa de la pluie, de la saison froide. « Déjà l'hiver ! » dit madame Briseville, en se pelotonnant. Elle eut un petit frisson très coquet qui secoua son corps. « Véritablement, il fait froid, ici; approchez-vous donc du feu, je vous en prie! » Elle lui montra la cheminée Louis XIII, dans laquelle flambait une énorme bûche; elle s'approchait elle-même davantage.

Les heures tombaient une à une, lentement, Briseville ne revenait pas. La chaleur emplissait la chambre; il faisait bon. La discussion avait pris un tour intime, on causait de la dernière pièce de Judic. « Extraordinaire, cette Judic, disait la femme du peintre, si j'étais homme, j'aimerais Judic. Aimez-vous Judic, monsieur? »

Le gentilhomme lui détailla avec une grâce féline, tous les dehors séducteurs d'une actrice de son pays, fort célèbre il y a cinq ans. Il parlait lentement avec le souci évident d'être agréable, ravi de ce tête à tête avec la jolie femme d'un de ses bons amis.

En l'écoutant, elle se laissait aller à une certaine langueur, ses yeux brillaient comme des yeux d'enfant qui voit des confitures. Elle s'était allongée dans sa chaise hongroise; elle était presque couchée. Son jupon brodé dépassait légèrement son peignoir. Il découvrait sa fine cheville, mettant des ombres portées sur la soie claire des bas, des ombres qui allaient très haut, des ombres qui avaient un air de mystère. Il faisait chaud.

Assis en face d'elle, Georges avait les yeux fixés sur cette dentelle; elle le fascinait, elle l'appelait, elle le provoquait. Il tentait de porter ses regards plus loin; il voulait cacher son trouble, mais sa paupière s'abaissait malgré lui sur ce rebord de jupon, très

chaste, très blanc. La jeune femme, toujours plus renversée, fermait à demi ses yeux, comme dans un spasme; puis elle les rouvrait tout grands, clairs, vifs, ardents, brillants comme deux braises.

Il ne pouvait s'imaginer que cette femme ne fut une femme du monde, elle le voyait pour la première fois dans l'intimité et, si fat qu'il fût de sa personne, il se refusait à croire qu'il avait pu faire naître un tel caprice. Il pensait qu'il avait devant lui, une femme agacée par l'attente et par la pluie. Pourtant, le jupon, le coin de jupon lui semblait se remonter toujours un peu. Elle croisait des jambes impatientées; puis, tout à coup, se plantait devant le feu les genoux écartés comme une femme énermée. Elle avait des mouvements brusques et caressants de jeune chatte.

Il se sentait énévrié, lui aussi. Elle le voyait sans avoir l'air d'y prendre garde, elle le regardait modestement. Il aurait voulu qu'elle ne se doutât point de son trouble; il portait un veston court. Il ramenait son chapeau sur ses genoux. Par maladresse, il le laissa échapper, il roula à terre, il fit ce tour oblique d'un cylindre qui a un rebord, il tourna derrière la chaise de madame Briseville. Il se pencha pour le ramasser; il dut se baisser très bas, frôler ses genoux, elle ne bougea point; elle se contenta de lever légèrement avec sa jambe son jupon. La lueur du foyer éclaira le deuxième rang de dentelles.

Il se releva essouffé, presque heureux de donner une cause au rouge dont sa joue était couverte. Elle le plaisait. Ce fut le prélude d'une causerie plus intime. Cependant, l'on ne sortit pas des convenances; les lieux communs d'usage y passèrent; ils étaient toujours les deux étrangers du début; mais lui ne prenait plus de précaution, elle le devinerait très certainement; il n'était pas fâché qu'elle s'aperçût de son émotion! Le jupon devenait agaçant. Il n'était plus son maître. Ses pensées l'obsédaient, ses pensées, c'est-à-dire, sa pensée, il n'en avait qu'une fixe.

Après tout, c'était une intrigante, il fallait engager la partie; mais elle était femme habile; elle ne laissait rien échapper qui ne fût correct. Sa bouche gardait les distances: le jupon brodé, par exemple ne gardait pas les siennes. Georges n'y tenait plus.

Il songeait: « Elle criera, elle fera du scandale, elle racontera au mari mon audace idiote, on se coupera la gorge... bah! elle m'a grisé... j'aime mieux passer pour un don Juan que pour un Bobèche... »

Il y eut une clarté envolée, un rapide frou frou, la flamme éclaira une jarretière.

GUY DE MAUPASSANT.

LA « GLU »

Oui, c'est vous, madame, qui m'avez inspiré la « glu », oui, c'est toi qui m'as donné l'idée de ce livre.

J'étais alors une crève-la-faim, dans le quartier, je portais la « chanson des gueux » dans la tête. Je me battais de l'œil du poncif. Je voulais de l'étrange; des choses fabuleuses, des accouplements de rimes féminines; j'aurais appelé ça des rimes lesbiennes. Je vidais des chopes.

Que celui qui n'a jamais bu de bocks me jette la première bière!

J'allais souvent à votre brasserie, madame, c'est là que je l'ai saisie sur le vil la gueuse, la « glu ». Vous étiez mariée, du moins, vous avez un mari, beaucoup d'amants. Votre devise était « qui s'y frotte s'y colle ». Des gens de bien se prenaient dans vos lacs. Tu n'étais pas trop mouche, sais-tu la parisienne?

Un jour, par exemple, vous avez cru pouvoir voler un enfant à Nalk, la vierge de la côte. Est-ce vrai, dites, l'histoire du petit marin? Tu en riais, vilain crabe, pieuvre, tu te moquais de ce gosse qui t'aimait comme une bête. Tu étais sa madone, toi la matrone. Oh que vous aviez de grâce, madame, en nous contant cela!

J'ai fixé vos traits dans le livre, comme on fixe sur un carton, le squelette de l'araignée de mer, ignoble et velue, qui guette dans les fentes de rocher les oiselets craintifs qui passent.

On vous reconnaît, tant pis, tant mieux. J'ai tué l'héroïne dans le roman. Pourtant tu vis, la « Glu ». Tu trônes au comptoir, en plein quartier. Mais elle viendra bien, quelque jour, la mère de Jean-Marie, hurler dans ton café la somme de tes maléfices.

Vous le savez, madame la « Glu », je suis un très galant homme, et je vous baise humblement le bout des doigts car si vous avez ruiné le directeur de l'Ambigu et tous vos amants, vous m'avez enrichi moi de gloire et d'écus.

Jean RICHEPIN.

Nous recevons cette lettre de Victor Hugo: notre impartialité nous fait un devoir de la publier:

Monsieur, Vous faites le « Zola ». Bien. Vous chassez le rêve; vous ne chassez pas le cauchemar. Vous allez exposer le triomphe du naturalisme; vous allez prendre ce genre, carré, observateur, osé; ayant

pour lui une foule de petits jeunes gens qui ont plus d'ambition que de bottes, beaux fils et vilains gueux, souteneurs de Balzac que Balzac écrase, estimés des femmes qui sont des filles et des hommes qui font des filles avec les femmes, appuyés sur la coalition des prostitues, ivrogne avec Coupeau, idiot avec Mes-Bottes, ruffian avec Lantier; voyou, débauché, né dans une mare de boue.

Mais on se réveillera! Oui, on sortira de cette horreur, qui, pour un tel peuple est la honte et quand Paris sera réveillé, quand il ouvrira les yeux, quand il distinguera, quand il verra ce qu'il a devant lui et à côté de lui il reculera, ce Paris, avec un frémissement terrible devant cette monstrueuse prostituée qui a osé l'entraîner dans son bouge et dont il a partagé le lit.

Non, tu ne meurs pas, ô Poésie! un de ces jours tu te lèveras radieuse — ô éblouissement! on verra, tout à coup ta face d'astre sortir de l'ombre et resplendir à l'horizon. Sur toute cette ornière, sur toute cette boue, sur ces poèmes de la chair pantelante et vile, tu lanceras ta flèche d'or, ton ardent et éclatant rayon! la lumière, la chaleur, la vie!

Car ils resteront toujours debout, hautains, fiers et superbes, les hommes dont le génie a touché de l'ail: l'azur. Et par Dante et par Virgile et par Voltaire, je prédis qu'une heure viendra où ces pygmées, eux-mêmes éblouis, s'inclineront devant vous, ô géants!

La France a soif, elle boit. On a empoisonné sa source, œuvre infame. Mais Dieu veille.

Dieu ne veut pas que le Verbe se rejette dans la puit de la matière brute. Il l'appelle sur les hautains sommets: dans la lumière seréine de l'âme immortelle: la genèse du beau. Regardez en bas, monsieur, faites le « Zola » moi, je continuerais à regarder en haut, éclairant mon œuvre modeste des lueurs de la nue immense.

VICTOR HUGO.

LES BOHÈMES

(Souvenir de chez le père Lunette)

Voilà notre destin à nous autres les jeunes. Après avoir vécu de faim, de soif, de jeûnes, Nous vieillissons usés, flétris, blâsés, fêlés, Regretant le passé, les doux espoirs déçus, Pendant que le bourgeois méprisant nos poses

Nous donne un nom sinistre et mérité: bohèmes.

Bohèmes! mot sanglant!... Du coup l'on est torché,

Quand le bourgeois, dindon ganté, nous a craché

Cette épithète-là: bohèmes! — Nous les sommes,

Et nous nous en cantons, et si les autres hommes

Nous en font un délit grave, nous leur dirons

Que nous sommes assez punis... nous en mourons!

Oui, nous avons voulu, confiants dans nos forces,

Pris au dur hameçon, aux cruelles amorces, De dame Poésie, oui nous avons voulu Besserrer notre ventre à l'appétit goulu

Pour ne nous occuper que de choses à l'ère: Oisiveté et papillons... Nos cervelles fêlées Dans l'idéal-abbaye ont conduit notre corps, L'ont nourri de parfums, de baisers et d'accords...

Alors nous avons vu blanchir nos chevelures, So ravager nos traits, se trouver nos pelures, Rêre aux larmes nos vieux habits, nos vieux souliers,

Et pourtant nous allions, et pourtant vous me jette la première bière!

Coupageux et rieurs, ô poètes, mes frères, Raillant la faim, la soif et les dures misères Pais est venu le jour où nous avons douté, Nous nous sommes assis et le cœur dégoûté, Désillusionné, plus rien dans les cervelles,

Nous nous sommes coupé l'un à l'autre nos ailes,

Et dans un cabaret attablés pour toujours, Nous avons débecté sur nos vieilles amours.

Et nous avons roulé comme des tonneaux vides

Sous les tables de bois... puis dessouffés, avides De rebouir à la coupe où dansent les oublis, Nous nous sommes encore à nouveau bien remplis

Et quand la mort viendra décolorer nos trognons

Ce sera seulement de moins quelques grognons.

ERNEST D'ORLLANGES.

Une liaison

XXXVII

Elle lui écrivait toujours, conservant l'espoir qu'il reviendrait à Blois. Il lui avait cependant appris son mariage; un mariage d'intérêt; il épousait la fille du patron. Il fallait faire sa position. Elle comprenait, mais ça lui serrait le cœur tout de même.

Ce matin là, il reçut une lettre; il la lut d'instinct. Elle lui parlait avec une douceur angélique, lui disant ne point vouloir le gronder; elle faisait même des vœux pour qu'il soit heureux. Il mit la lettre dans sa poche, il fit quelques courses et alla s'habiller. Il devait aller à l'enterrement d'un ami.

Tout en marchant derrière le cortège, il roulait dans sa tête une foule de projets. Blois lui revint en mémoire, puis la lettre, la lettre si maladroitement oubliée dans la poche du paletot laissé sur le lit. Une frayeur le prit. Si Jeanne allait regarder ses poches! si elle allait trouver la preuve de ce qu'elle soupçonnait déjà avec sa perspicacité de femme, qui sent, qui devine une autre femme dans l'air. Il se voyait traîné, et comment lui ferait-il comprendre que cette liaison d'habitude ne vole rien à son

bonheur présent? qu'il l'aime sainement, qu'il lui est fidèle? Que son cœur ne signe point les lettres échangées? Qu'il cède à un reste de faiblesse, que son tempérament enthousiaste compose son amour exclusivement de bonté?

Il arpente févreusement les rues, bouscule les passants; il n'arrivera jamais assez vite; il se fraye une voie à travers la cohue de gens affairés. Il marche baigné de sueur. Et les tableaux dans son esprit succèdent aux tableaux. La lettre! Cette lettre qui peut détruire son bonheur, à jamais l'épouvante!

Et alors même qu'il ôtera à sa femme l'idée d'une trahison, qu'il la persuadera qu'il n'aime pas cette autre femme, qu'il ne l'aime plus, il lui laissera dans les mains cette arme redoutable, le souvenir de cette lettre. Il se sent rapetissé, abaissé, par cette dénonciation brutale. La faute mène au pardon; il se voit déjà à genoux, non une heure, mais toujours, mais une éternité.

Il est arrivé dans la rue des Prouvaires, il monte l'escalier, frappe résolument. Le paletot est à la même place. Un éclair de joie le transfigure, il est soulagé. Un poids de moins l'opresse.

« Ma chère, j'ai oublié de prendre dans la poche de mon vieux paletot un papier dont j'avais besoin et... »

En parlant, il saisit le vêtement et fouille dans la poche, un tremblement nerveux le secoue: elle est vide.

Jeanne l'a suivi des yeux, l'épouvante effrénée. Et d'une voix que l'émotion fait trembler:

Ne cherche pas: c'est moi qui l'ai.

A suivre

E. et J. de GONCOURT.

Charlot s'embête

Charlot avait remarqué que M. Durand, son patron, mettait dans son coffre-fort des photographies très drôles. Il les sortait, quand venaient les commis voyageurs, des types qui ont le rire épais. Un jour, en faisant le magasin, il trouva le moyen d'en chiper une.

C'était ce que les marchands appellent une académie. La vérité, ce n'était qu'une image lubrique, se vendant un peu mieux que les photographies ordinaires. Une espèce de cocotte tenant pour tout vêtement un panier de fruits à la main.

Charlot serra le portrait-album sous sa blouse, tremblant de l'abimer et grillant d'impatience de pouvoir tout à l'aise le contempler. N'y pouvant plus tenir, il sortit, prêtant une course, et dans l'escalier, s'accrochant près du bec de gaz, il ouvrit des yeux vieux et dévora gloutonnement à la hâte, tous les détails de ce corps de femme, rendus avec la brutalité crue de l'appareil.

Dix heures sonnèrent. Il ne flâna pas en route; il ne s'arrêta ni chez le marchand de journaux, ni devant l'arquebuseur, il alla tout droit à la cambuse. Fallait tâcher d'arriver avant la mère.

Il entra chez lui, alluma la bougie, et tira de dessous son bourgeron, la photographie érotique. Elle était impudente, cette drolesse, vraie apparition de maison publique. C'était son révé. Voir ça, qu'il n'avait jamais vu! Et, c'était devant lui, modelé, rien de caché. Il se creva les yeux à bien pénétrer les ombres, à les deviner plus encore. Il avait des rages insensées, des sensations étranges; un indéfinissable malaise s'empara de lui. Toutes les pensées mauvaises qui grouillent, sales, puantes, lui venaient. Il avait la gorge sèche, il rageait d'être impuissant, de ne pas pouvoir étreindre cette femme, mais la vraie femme, celle en viande dont il avait devant les yeux l'image bestiale sur laquelle nul n'avait songé à dérober la femellerie intime.

« Veux-tu me dire, espèce de sagouin, qui t'a donné cette guenon-là? C'était la mère de Charlot surprenant son fils. Maintenant, Charlot s'embête. »

EMILE ZOLA.

L'ANNIVERSAIRE DE ZOLA

Hier, vendredi, chez le père Lunette, plus de trois cents convives célébraient l'anniversaire de la quarante-sixième année d'Emile Zola.

Le dîner se composait d'une tête de veau et de pieds de cochons en salade. Des litres à douze étaient offerts à profusion. Parmi les convives, il faut citer, à droite du chef de l'école naturaliste, M. Guy de Maupassant, à gauche, Vast et Ricouard. Puis Madame Marc de Montifaud, Sarah-Bernhardt placée à côté de Jean Richepin traitait Cutulle Mendès de vieille moule. On remarquait dans l'assistance Huysmann, Guérin-Gentisy, Rodolphe Salis, Jules Vallès, Paul Alexis, Paul Bonnetain, Paul d'Ornières, Fabre, Félicien Champsaur, Busnach, Jules Juy, Alfred Le Petit, A. Paulon, Alfred Delilah, le brillant Scapin, Adolphe Belot, Francis Enne, Octave Lebesgue, Edmond et Jules de Goncourt, Alexandre Boutique, M. Margue, député, Annette-la-Lichesse, Fanny Robert dit Petit-Voyou, Daubray, Dailly, M^{me} Lina-Munte, le peintre-Manet, Villette, Tony Loup, venu de Lyon exprès, etc.

Le dîner fut cordial. Vast fit remarquer que le père Lunette avait omis de servir du maquezeau. « Ce poisson succulent, dit-il, doit faire partie de tout dîner qui se respecte. »

Le père Lunette, appelé, accourut aussitôt et répondit: « Messieurs, je n'ai plus de poisson, c'est vrai, mais il me reste des casquettes. »

On fit pénétrer les corporations. Elles saluèrent le maître dans l'ordre suivant:

- Les croque-morts; Les vidangeurs; Les égoutiers; Les égarisseurs; Les employés de l'abattoir; Les boteurs; Les zingueurs.

Un délégué prit la parole, son immense tablier de cuir disait assez sa profession: « Copains, « Je vais parler au nom des copains. On m'a dit de serrer la cuillère à Bibi Zola, qui est un zig. Les amiches rigolent en jaspant ses blagues, le soir dans la turie, ou assis sur le gros boyau de la pompe. Nous lui demandons — sauf votre respect — qu'il fasse l'apologie de notre système. »

« La mort ne surprend point Lesage Il est toujours prêt à partir. »

Nous voulons faire l'Union des propriétaires, pour les biens de tous les genres et de toutes les gonzesses. Et nous sommes pour la République naturaliste. Popaul a dit: C'est le gouvernement qu'il déteste le moins, par ce que c'est celui qui divise le plus.

« Le système diviseur, quoi! « Je bois une chopine au système diviseur. »

Vive Zola! Visiblement ému, M. Zola s'est levé. Il a prononcé ces paroles: « Messieurs, « Vous me voyez remué, ça grouille dans mes entrailles. Tant de sympathie, y a de quoi en crever. La rigolade fout le trac — je veux dire la joie fait peur! »

Je vous bénis tous, mes chers confrères. Et dans le mot confrères, il y a le mot...

Un immense bruit couvrit la voix de l'orateur. C'était Alfred Le Petit qui venait de lancer un pétard. Naturellement: il était muet.

L'assemblée se sépara dans le plus complet désordre. Une voiture tubulaire passait au même instant, se rendant près de quelque cave mystérieuse. « Ciel, cria Emile Zola, un document humain. » Et il fila comme une bombe.

Les invités se répandirent dans les rues, « avec tout au tour » beaucoup d'ombre.

On pouvait cependant distinguer Tony Loup lisant à Fanny Robert, les premières lignes du huitième chapitre de l'Assommoir. « En grandissant Nana devenait gracieuse... »

Somme toute, soirée cordiale, qui fait le plus grand honneur au MAITRE — LUI — et à ses disciples.

EDMOND DESCHAUMES.

Au dernier moment, nous apprenons que les articles ci-dessus, signés des noms les plus glorieux dans la pléiade romantique, sont l'œuvre d'un monsieur dont la spécialité consiste à posticher ses contemporains.

Si nous pouvons mettre la main dessus, nous l'exposerons au regard avides du public, dans la salle des dépêches du Figaro, à la place qu'occupait le manequin épouvantable de Léon Peltzer.

Pour la Rédaction: E. DESCLAUZAS.

CHARADE

Mon premier n'est pas vil... C'est le poumon d'un

Mon second revient triste, alors qu'il devient beau.

Mon entier, quadrupède au dos chargé de laine,

Est-il animal fort doux qui hroute dans le plaine.

Solutions du dernier numéro de la « Bavarde. »

Mot de la Charade: SOUCOUPÉ.

Mot carré

BOCK

OCER

CRIN

KENT

Ont trouvé les solutions:

Maître Martineau; Eugénie Sphinx; Rachel Mignon des Jacobins; Un ex-amoureux de Virginie Dauphinoise 3 cents abrités D'gouté des fonds de riy à Macon; Une Toulouse-Nancy; Sarrasin Grandjean à Chamon; Camille la saine de la Marseillaise; Que Lagès t Marseille; l'acteur du comat venaisin à Villédun (Vanoloso); Le Sphinx de Bézier; Ra dixit! nia pas d'erreur; l'abruti de la brasserie du Lycée et amoureux de Claire; Marguis O. C. d'Attire; Jackal et Dendéléfano à Clermont-Ferrand; Une K. R. A. port thé une veste académique.

Un Tel est fils à Remiremont (Vosges); Le cercle de l'habit en l'air à Paris; Tirkatoko à Meudon; Clémentine à Meudon; Vienmamito à Meudon; Komako; à Paris; Bokibus à Paris; Louise et son vieux Achille; Chand-Colas à Paris; Cy-moung à Paris; Une lectrice assidue à Lyon; Yves Rogne.

Agapinor, commis négociant à Nancy; A. Loufén à Paris; Amoureux des brunes à Lyon; Henri de Possailly à Libourne; Baron La Guiche de Mulot, le fils d'une victime du grand meeting; A. Chopine dit le pompier poudre de riz; Cravache à Valence; Un habitué de la brasserie des concerts à Lyon; Raoul de Malab à Bordeaux; Merlant fri cassé à Grenoble; Yves Rogne; Ernest de Cochet à Libourne; La Mascotte de St-Foy; Juana de la brasserie de l'Étoile à Paris; La plus jolie bébé de la brasserie de la Roche à Paris; La buveuse de kirsch à St-Foy.

Un Tel est fils à Remiremont (Vosges); Le cercle de l'habit en l'air à Paris; Tirkatoko à Meudon; Clémentine à Meudon; Vienmamito à Meudon; Komako; à Paris; Bokibus à Paris; Louise et son vieux Achille; Chand-Colas à Paris; Cy-moung à Paris; Une lectrice assidue à Lyon; Yves Rogne.

Agapinor, commis négociant à Nancy; A. Loufén à Paris; Amoureux des brunes à Lyon; Henri de Possailly à Libourne; Baron La Guiche de Mulot, le fils d'une victime du grand meeting; A. Chopine dit le pompier poudre de riz; Cravache à Valence; Un habitué de la brasserie des concerts à Lyon; Raoul de Malab à Bordeaux; Merlant fri cassé à Grenoble; Yves Rogne; Ernest de Cochet à Libourne; La Mascotte de St-Foy; Juana de la brasserie de l'Étoile à Paris; La plus jolie bébé de la brasserie de la Roche à Paris; La buveuse de kirsch à St-Foy.

Un Tel est fils à Remiremont (Vosges); Le cercle de l'habit en l'air à Paris; Tirkatoko à Meudon; Clémentine à Meudon; Vienmamito à Meudon; Komako; à Paris; Bokibus à Paris; Louise et son vieux Achille; Chand-Colas à Paris; Cy-moung à Paris; Une lectrice assidue à Lyon; Yves Rogne.

Agapinor, commis négociant à Nancy; A. Loufén à Paris; Amoureux des brunes à Lyon; Henri de Possailly à Libourne; Baron La Guiche de Mulot, le fils d'une victime du grand meeting; A. Chopine dit le pompier poudre de riz; Cravache à Valence; Un habitué de la brasserie des concerts à Lyon; Raoul de Malab à Bordeaux; Merlant fri cassé à Grenoble; Yves Rogne; Ernest de Cochet à Libourne; La Mascotte de St-Foy; Juana de la brasserie de l'Étoile à Paris; La plus jolie bébé de la brasserie de la Roche à Paris; La buveuse de kirsch à St-Foy.

Un Tel est fils à Remiremont (Vosges); Le cercle de l'habit en l'air à Paris; Tirkatoko à Meudon; Clémentine à Meudon; Vienmamito à Meudon; Komako; à Paris; Bokibus à Paris; Louise et son vieux Achille; Chand-Colas à Paris; Cy-moung à Paris; Une lectrice assidue à Lyon; Yves Rogne.

Agapinor, commis négociant à Nancy; A. Loufén à Paris; Amoureux des brunes à Lyon; Henri de Possailly à Libourne; Baron La Guiche de Mulot, le fils d'une victime du grand meeting; A. Chopine dit le pompier poudre de riz; Cravache à Valence; Un habitué de la brasserie des concerts à Lyon; Raoul de Malab à Bordeaux; Merlant fri cassé à Grenoble; Yves Rogne; Ernest de Cochet à Libourne; La Mascotte de St-Foy; Juana de la brasserie de l'Étoile à Paris; La plus jolie bébé de la brasserie de la Roche à Paris; La buveuse de kirsch à St-Foy.

Un Tel est fils à Remiremont (Vosges); Le cercle de l'habit en l'air à Paris; Tirkatoko à Meudon; Clémentine à Meudon; Vienmamito à Meudon; Komako; à Paris; Bokibus à Paris; Louise et son vieux Achille; Chand-Colas à Paris; Cy-moung à Paris; Une lectrice assidue à Lyon; Yves Rogne.